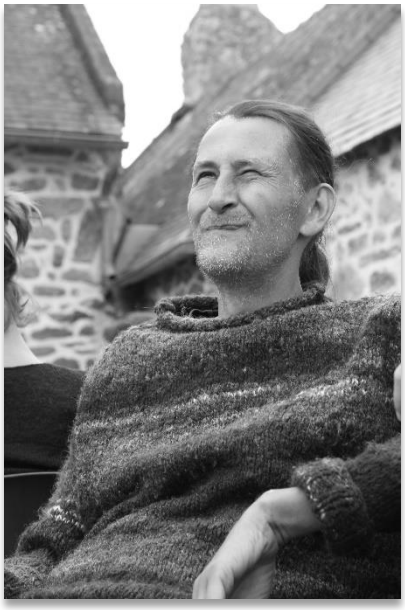
Sarita – Vincent Guillot,

Intersexe, trouver les mots pour se dire

RETRANSCRIPTION

(générique d'introduction)

Au commencement, il n'y avait pas les mots pour se dire. Les médecins lui assuraient qu'iel était seul.e au monde. Issu.e d'une famille qui la rejette en raison de son corps, Sarita construit son militantisme auprès de divers groupes opprimés qui se mobilisent pour leur émancipation et se forme aux outils de la lutte révolutionnaire. Des premières associations trans à Paris dans les années 2000 à la condamnation de la France à l'ONU en 2016 en passant par la fondation de l'organisation internationale intersexe et les luttes LGBTQI en Bretagne aujourd'hui, Sarita nous raconte à travers son parcours la genèse du mouvement social intersexe.



Sarita – Vincent Guillot

C'est toujours un exercice périlleux ça. Je suis donc Vincent Guillot, Sarita. Je suis un-une militante intersexe. Je suis cofondatrice de l'Organisation Internationale Intersexe (OII) en 2002-2003, et donc du mouvement social intersexe. C'est un mouvement qui a été créé par des féministes libertaires et on était toutes des anciennes gouines, ou des anciens pédés.

Et moi, je suis d'une famille bourgeoise désargentée, les intellectuel.le.s cathos de merde et qui m'ont rejeté.e dès la naissance. Du coup, je n'ai pas eu accès à l'éducation. Je passais mon temps à l'hôpital ou en convalescence. Et j'ai toujours eu des boulots de merde, en usine. Enfin, tous les boulots avec des horaires de merde et mal payés. J'ai élevé mes enfants dans la zone. Ma vie de tous les jours, ça a été la galère, les

Logo de la Confédération Générale du Travail

interdictions bancaires, ne pas savoir ce qu'on va donner à bouffer à ses mômes, etc. Et aussi, c'est cette lutte qui existait encore dans les quartiers populaires qui était très forte. Notamment avec la CGT et les associations liées à la CGT avec qui on protégeait les plus en difficulté, notamment on empêchait les expulsions, on obtenait des HLM, des chèques CAF [Caisse d'allocations familiale, ndlr]. Il n'y avait pas encore les Restos du cœur, il n'y pas encore le RMI [Revenu minimum d'insertion, ndlr}.

Le temps, c'était le travail, les enfants et la lutte. Et tout était mêlé en permanence. La question du genre, de la corporalité, de la sexualité, il n'y avait même pas d'espace pour ça. Les trans et les inter à l'époque, on était englué.e.s dans le lumpenproletariat et le seul échappatoire, c'était le travail du sexe. Moi, j'ai commencé très tôt le travail du sexe, à 14 ans et demi. Et puis après, quand j'ai connu ma compagne, je suis retourné.e au taf. Mais voilà, on n'avait pas, on n'avait pas d'autres solutions.

Dans le cadre des archives, ce qui serait vraiment intéressant à creuser, c'est que la culture trans-inter est issue de la culture pute. Si tu te posais une question sexe-corps-genre, in fine, ce qui venait à l'esprit, c'est : « si je peux trouver un fil à dérouler, ce sera auprès des putes ». Et donc les putes étaient les tenantes de ces savoirs-là et notamment les tenantes d'où trouver des hormones, de savoir comment je vais pouvoir faire pour transitionner et trouver des chaussures de taille 45 de femmes, etc. Donc j'ai absolument tout quitté, j'habitais en province. J'ai quitté mon boulot, ma maison, mon mec, pour venir à Paris. À l'époque il y avait deux assos. Une spécifiquement trans, l'ASB, l'Association du Syndrome de Benjamin, mais où il y avait aussi des inter. Et puis il y avait, alors le mot est complexe, CARITIG, le Centre de Recherche et d'Information sur la Transsexualité et l'Identité de Genre, qui était beaucoup plus ouverte. Il y avait

Association CARITIG

des transsexuel.le.s, des transgenres, on disait déjà « transgenre ». Il y avait des travesti.e.s, des éonistes [personne se travestissant sans ressentir de désir sexuel, ndlr], des autogynéphiles [personne cisgenre « homme » qui se vit comme étant « femme » lors des rapports sexuels, ndlr]. Et puis il y avait des personnes qui étaient intersexuées, mais qui ne disaient pas : « je suis intersexe ».

Groupe Activiste Trans, Trans Day Of Remembrance, 20 novembre 2005, Paris

Et donc, j'ai rejoint cette organisation, dont j'étais assez rapidement président. Et quelques années après, comme le mouvement trans a vraiment explosé, s'est politisé avec l'arrivée du Groupe Activiste Trans, on a fermé ces associations historiques. Et puis moi, je suis parti.e sur l'OII où j'ai consacré tout mon temps à la question inter.

J'étais déjà très politisé.e. J'étais déjà libertaire et j'étais syndicaliste. Et syndicaliste, vraiment anarcho-syndicaliste, au milieu de prolétaires, de personnes sans papiers, d'immigré.e.s. Ça faisait déjà longtemps que j'avais acquis les outils de la lutte révolutionnaire. Et puis encore plus jeune, j'avais milité pour l'Irlande du Nord en allant en volontaire international là-bas. Donc toutes ces luttes là pour moi étaient...

Avant qu'on parle d'intersectionnalité, l'intersectionnalité était évidente et là, l'aspect politique éminemment, fondamentalement politique de la question intersexe était une évidence.

Plus j'avance, plus je me dis, que ce que j'ai appelé le paradigme intersexe : ne pas avoir le droit de ne pas dire ce qu'on nous a dit que nous étions, est universel, en fait. C'est que toute minorité opprimée qui n'a pas encore eu l'occasion de se dire parce qu'il n'y a pas les mots, doit avoir quelqu'un qui va commencer

Sarita – Vincent Guillot

par créer le mot. Se dire c'est vivre, c'est exister, ce qui ne se dit pas n'existe pas, mais à partir du moment où on a créé le mot, on rentre dans une impasse et le plus dur, ce sera d'en sortir.

Moi, j'ai toujours su ce que je n'étais pas. Mais je n'avais pas de mots pour me dire. C'est ça donc j'ai erré et quand je demandais aux médecins de voir d'autres personnes on me disait : « non, non, t'es seul.e au monde. » J'ai toujours cherché des gens comme moi et en fait en 2002, j'ai entendu par hasard le mot intersexe et j'ai compris immédiatement que c'était moi.

C'était une émission sur Arte et moi, je n'avais pas la télé, j'étais chez des gens, c'était une fête, la télé était allumée, personne n'a regardé et tout d'un coup, je vois ces corps. Et c'était une association de patients, allemande. Et rien qu'en voyant ces corps, je suis scotché.e sur la télé et tout d'un coup, j'entends le mot intersexe et ça y est, c'est fait, c'est ça, c'est moi, c'est dit.

Après, c'était le tout début d'Internet quand même. Et en fait, voilà je vais à la recherche, je vais voir les assos trans, j'en rencontre quelques-uns, mais qui ne vont pas le dire parce qu'ils sont trans et qu'intersexe à ce moment-là c'est une pathologie.

Intersex Society of North America (ISNA)

Il y avait une association intersexe, l'Association nord-américaine intersexe, l'ISNA (Intersex Society of North America - Société intersexe d'Amérique du Nord, ndlr), qui existait depuis les années 1990 et qui, au départ, était une association véritablement révolutionnaire.

Ils envoyaient des menaces de mort aux médecins et faisait des alertes à la bombe dans les hôpitaux. C'était vraiment rock, rock'n'roll. Et puis, ils ont fait rentrer dans l'association des parents et ensuite des médecins. Il y a eu un courant réformiste très très fort, hyper pathologisant et donc un certain nombre d'intersexes étaient en désaccord avec ça ont quitté l'ISNA et l'ISNA a implosé. Cela a créé une constellation d'organisations, essentiellement des organisations de patients. Mais il y a l'une des personnes qui faisaient partie de l'ISNA, Curtis Hinkle, qui était lui-même libertaire, féministe.

C'était un petit blanc de Louisiane. Sa langue maternelle, c'est le cajun. Et il a compris qu'il habitait dans un pays dont il ne parlait pas véritablement la

langue quand il est arrivé à l'école. Et en fait, ça lui a permis de penser cette chose au moment où L'ISNA est devenue pathologisante. C'est qu'en fait, c'est un discours purement anglophone. Il y avait quand même quelques Australiens, quelques Néo-Zélandais, quelques Anglais et donc il a inversé la chose en disant : « ça ne peut pas être l'impérialisme américain qui décide de nos vies ».

Et donc il a décidé de créer l'OII. Donc, on est le seul mouvement social de minorités opprimées qui a commencé au niveau mondial et qui, après, est décliné au local. C'est en ça qu'on a été aussi rapides dans la structuration de notre mouvement, c'est qu'on a fait l'effet inverse. Et donc il a cherché des correspondants partout dans le monde pour construire ce mouvement et donc il m'a contacté.e. Et là j'ai dit : « oui on y va, on fonce ».

Groupe Francophone de l'Organisation Internationale Intersexe (OII)

Et donc d'abord, essentiellement tous les deux et avec trois ou quatre autres personnes qui étaient moins visibles, on a commencé avec le site Internet, c'est le début d'Internet et puis on a commencé un forum, et au fur et à mesure, on a agrégé, agrégé des gens et c'est devenu un truc énormissime. Il y a des organisations intersexes, politiques, souvent affiliés à l'OII, qui se créent quasiment tous les jours dans le monde, c'est vraiment impressionnant.

Notre communauté est une enfant d'Internet. C'était le tout début, donc c'était plus compliqué et peut-être aussi plus simple en fait, parce que notamment, les moteurs de recherche étaient beaucoup plus efficaces. Et à partir du moment où les gens avaient le mot intersexe, ils nous trouvaient. Et donc alors du coup à l'OII, on s'est organisé.e.s non pas en pays, mais en groupes de langues.

Et donc moi, je m'occupais de la francophonie. Et du coup, rapidement, j'ai rencontré notamment Camille Lamarque, l'une de mes plus anciennes copines. Et donc, c'est ce qu'on a fait, il y a eu Artur Cocteau et d'autres personnes, et puis la Belgique aussi, très importante avec Camille Nagant qui n'était pas intersexe, qui était inter-genre c'est un concept qui n'a pas pris, mais qui était important. On avait créé le réseau intersexe-intergenre d'Europe. Et puis

d'autres personnes, canadiennes, un peu partout dans le monde. Puis des gens aussi de pays colonisés par la France.

On a créé ce petit noyau et on avait besoin de se voir en permanence. C'était vraiment important. On a énormément travaillé. Il fallait qu'on travaille sur la sémantique parce qu'on avait besoin de se dire. On avait besoin de se voir, mais on avait aussi besoin de se dire.

Et en 2006, j'ai créé avec ces copines-là la première rencontre internationale intersexe à Paris. On n'avait pas un rond. J'ai chopé les clés d'un bar qui n'existe plus, la Petite Vertu, qui était un bar hétéro-friendly. Il était fermé au mois d'août, j'ai chopé les clefs en disant au tôlier : « écoute, je te fais faire un mois de chiffre d'affaires, t'auras rien à faire ».

Cynthia Kraus

J'ai piqué toutes les clés des potes qui partent en vacances au mois d'août. Et puis, on a invité plein de monde et en fait, les gens sont venus et on a fait ces premières universités d'été des intersexualités. Ça a été le premier gros rassemblement. Les matinées étaient consacrées aux inter. C'était en non-mixité. Les après-midi étaient consacrés à des conférences où il y avait des allié.e.s qui intervenaient, y a eu Cynthia Kraus, y a eu pas mal de monde. Et le soir, on faisait la fête comme ça pendant une semaine, on a fait ça.

Et ça a vraiment permis de structurer cet embryon communautaire francophone et c'est de ça qu'a découlé [le numéro de] *Nouvelles Questions Féministes* qui est sorti en 2008. Parce qu'en fait quand on a organisé ça, on n'avait absolument pas pensé que ça serait quelque chose de fondateur, d'important, et donc Cynthia Kraus nous a proposé un numéro spécial de *Nouvelles Questions Féministes* qu'on a mis deux ans à écrire. Et c'est le premier ouvrage écrit sur la question intersexe par des personnes intersexes et quelques allié.e.s et qui

Nouvelles Questions Féministe, volume 27, n°1, 2008

est sorti quand même dans la plus prestigieuse revue féministe. Donc on a fait un truc fort à ce moment-là.

[Association Internationale des personnes lesbiennes, gays, bisexuelles, trans et intersexes (ILGA)

Et puis, l'OII s'est structurée et après est rentrée à l'ILGA [Association Internationale des personnes lesbiennes, gays, bisexuelles, trans et intersexes, ndlr]. Alors moi, évidemment, en tant que révolutionnaire, j'étais fondamentalement contre et ça a été un moment de friction très, très fort. Et en fait, je pense qu'ils ont eu raison d'utiliser cet outil-là parce que ça nous a donné des moyens. Et puis il y a les rencontres internationales de l'ILGA qui fait que des intersexes pouvaient se rencontrer. Puis après il y a eu les rencontres spécifiques intersexes à l'ILGA. Donc maintenant, on se voit régulièrement tou.te.s les intersexes du monde entier.

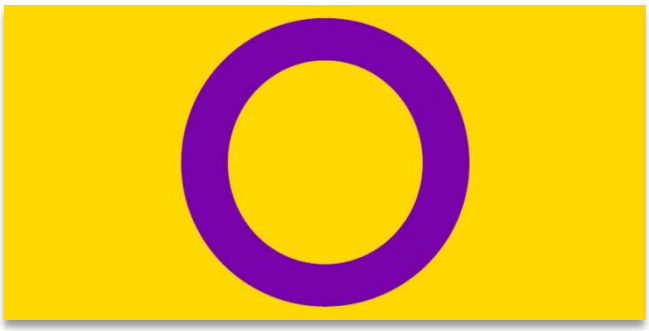
Moi, je me rappelle, dans les années, dans ces années-là, au milieu des années 2000, où j'étais en Belgique et j'intervenais. Il y a un Belge qui vient me voir en me disant : « je suis intersexe, mais je ne rentre pas dans la salle, c'est trop violent pour moi ». J'interviens et à la pause, je descends fumer ma clope et il marche derrière moi et il me dit : « fais ta valise ma chérie, on va à l'hôpital ». Et là, je me suis effondré.e dans ses bras. C'était typiquement ce qu'on nous disait, on ne nous prévenait pas à l'avance quand on allait à la torture. On nous prévenait seulement au dernier moment. Cette phrase-là, je ne sais pas pourquoi, à ce moment-là, il a éprouvé le besoin de me la susurrer sur l'oreille, alors qu'il y avait plein de monde autour de nous.

Moi je me rappelle un soir au Festival du film de Douarnenez. On était une grande tablée d'intersexes. On avait mangé, tout ça, c'était hyper sympa. Et ce sont des bancs et quand tu as été mutilé.e entre les jambes, rester assis, ça

peut faire très, très mal. Et à un moment donné, j'ai eu mal, c'est comme des impulsions électriques dans ce qui reste des organes génitaux.

Donc je me suis levé.e d'un coup et les non intersexes qui étaient avec nous ont dit : « mais qu'est ce qui arrive ? ». Et les autres se sont mis à pleurer. Et du coup, après, on a pu enfin parler de ça. On n'avait jamais abordé cette question-là entre nous et les stratégies qu'on a justement pour éviter d'avoir mal, qui sont des stratégies bien faibles en fait, parce qu'on ne peut pas ne pas avoir mal. Mais quand même, on a des petits trucs.

Et voilà, c'est ça qui fait communauté. Ce n'est pas notre drapeau, ce n'est pas l'inclusion du I dans LGBTI, qui est hyper important parce que c'est l'accès à des droits humains. Mais c'est tous ces petits trucs-là où au détour d'une conversation, d'un regard, d'un machin on va voir qu'il y a du commun en fait. Moi je dis toujours, ce sont les médecins qui ont créé la communauté intersexe. Si on n'avait pas été torturé.e.s, probablement que, comme depuis des millénaires, on aurait tenté de survivre dans la société, mais sans chercher à se regrouper.



Drapeau Intersexe

Si tu veux, moi je suis narcissique, j'ai toujours aimé mon corps. J'ai la chance de l'avoir connu avant mutilation, et puis je suis la première génération... Les premières grosses mutilations j'avais 7 ans. Je sais comment était mon corps avant. Je l'ai aimé pendant les mutilations, je l'ai aimé après, même en vieillissant je l'aime. Donc c'est facile, je suis à l'aise avec mon corps.

L'immense majorité des inter n'aiment pas leur corps et souvent le détestent. C'est une évidence quand tu as été torturé.e physiquement et qu'on t'a retiré.e tes organes de plaisir qui sont devenus des organes de douleur, que tu as en permanence des infections urinaires. La vie des inter est quand même super compliquée avec tout le tabou, le secret, les mensonges qu'on nous a racontés, etc.

La question de la fierté... Je pense qu'il n'y a pas beaucoup d'inter qui peuvent dire : « je suis fier.e d'être inter ». Moi, oui, pour rien au monde je voudrais être autre chose, je suis fier.e et je suis fier.e de notre empowerment qui est vraiment super fort.

On n'est pas victimaire. Nous on n'est pas là-dedans, on est des survivants. Donc la question de la victimisation, elle ne se pose même pas. Alors individuellement, on peut être dans la plainte et je l'ai longtemps été et j'accepte complètement que plein d'inter qui viennent me voir soient dans la plainte. Mais la plainte ce n'est pas la victimisation. Mais on est loin d'être dans la fierté et je pense que ça sera la génération d'après, ceux qui n'ont pas été mutilés qui pourront développer ça.

Sarita – Vincent Guillot, par Cynthia Arra & Mélissa Arra, pour le film *L'Ordre des mots*, 2007

Après, l'inclusion dans le mouvement LGB… Tu vois il était LGB et en fait, on est arrivé.e.s en même temps que les « T ». Les premières assos inter c'est les années 90, c'est les premières assos trans en fait. Mais sauf qu'on a eu beaucoup, beaucoup plus de mal déjà, parce qu'on n'arrivait pas à faire notre archéologie et notre généalogie au sens Foucaldien du terme. C'est-à-dire de rechercher des figures hermaphrodites dans notre histoire et après, faire une généalogie de l'oppression pour pouvoir la combattre.

Sarita – Vincent Guillot

Et puis ce rejet, de la part des « LGB ». Alors les « B » ils n'ont jamais réussi non plus à vraiment créer un empowerment. Et des « T », parce qu'il y avait une dynamique très forte de la communauté trans. Et du coup, c'était un chemin plus rapide, avec une plus grande estime de soi, que de se dire trans quand on était inter. Tu vois, si tu disais : « je suis inter », c'était les tortures, les mutilations. Ce n'était pas glamour, ça ne faisait pas envie. Et puis, notre difficulté ou notre impossibilité à accéder à la sexualité.

Alors que les trans, très rapidement, il y avait une valorisation du corps, une

érotisation et un champ des possibles sexuel. Et du coup, ça a été vraiment vraiment compliqué.

La quasi-fusion du « T » et du « I » était pour nous une évidence. Ce sont deux thématiques différentes, ce sont deux côtés d'une même pièce en fait. Si les trans ont des opérations de plus en plus satisfaisantes et des hormones de qualité, c'est parce qu'on a été les cobayes. Par exemple la testostérone, il n'y a pas d'autorisation de mise sur le marché pour les trans. La testo c'est un produit qui a été créé pour faire des inter qui avaient quelque chose qui ressemblait à une bite des hommes. Et aussi pour que les vieux puissent baiser. Ça n'a jamais été créé pour eux, pour les trans.

Et du coup les trans sont redevables de cela aux inter. Mais, en retour, la création du corps du mec trans, c'est la volonté pour cette personne d'avoir le corps que nous nous aurions dû avoir si nous n'avions pas été mutilé.e.s. C'est en ça qu'on se rejoint. C'est : « nous, on nous interdit ça », et là, il y a un nous et un vous parce que là, je ne peux me poser que comme inter, je ne peux pas me poser en trans, bien que je sois trans.

Et du coup, en retour de ce don qu'on a fait malgré nous aux trans qui ont des bonnes opé et des bonnes hormones, on a eu l'érotisation du corps du mec trans et la notion de dicklit [agrandissement du clitoris lié à la prise de testostérone, ndlr]. Et en fait, le dicklit, c'est ce que nous, on a eu dès la naissance et donc la création de ce concept nous permet de penser non pas en médical, mais de penser en empowerment.

Et ensuite, il y a eu l'érotisation du dicklit et de la vulve et du vagin de l'homme trans. Parce qu'il fut un temps où c'était un sujet qu'on n'abordait absolument pas. On ne parlait absolument pas des mecs qui utilisaient leur vagin ou leur dicklit pour enculer.

Sarita – Vincent Guillot

Et à un moment donné, il y a eu cette érotisation de cette partie du corps trans. Et du coup, nous, on a pu se réapproprier notre corps. Notre corps devenait désirable puisque ceux qui le souhaitaient, étaient désirables. Donc nous qui l'avions, dans la mesure où il

n'était pas trop abîmé par la chirurgie, nous pouvions nous en emparer et devenir désirable. Et c'est ça, ça me semble vraiment très intéressant.

Et donc, en fait, on est dans la même dynamique qui est juste une espèce de pendulaire. Il y a un continuum mais un continuum alors oui, il faut redéfinir ce qu'est le continuum. Un continuum en fait, c'est une flaque. En physique, un continuum, c'est une flaque, ce n'est pas une ligne.

Sarita – Vincent Guillot

Quand on voit une linéarité de l'homme vers la femme avec au milieu, une espèce d'entre deux... Je ne suis pas un « entre deux » et je vous emmerde, le continuum, c'est une flaque. Et dans la flaque, il n'y a pas de hiérarchisation possible, il n'y a pas de vide.

À l'époque, les trans ils étaient binaires, c'était une évidence. Il n'y avait pas de trans qui venait et qui disait : « fuck le genre, je suis non binaire », ça n'existait pas.

Et nous, on arrivait et on disait : « non, je ne suis pas un homme, je ne suis pas une femme. En fait, ma transition, ce n'est pas une transition, ça serait plutôt une dé-transition. On m'a transitionné et je dé-transitionne », pour les inter binaires. Et pour les autres comme moi, c'était juste... Les modifications corporelles, je les ai subies, y compris en 2000 j'ai eu un cancer du sein donc ablation des deux seins parce que comme j'étais un mec, c'était normal qu'on me retire les deux seins. Et hors de question d'avoir une reconstruction mammaire.

Donc vous êtes gentilles les filles, mais voilà, et puis les mecs avec votre virilisation, avec ce truc de la testostérone qui donne des muscles, du poil, répartition des graisses, etc. Ben non, moi, je suis juste obligé.e de prendre des hormones, quelles qu'elles soient, pour survivre. Parce que j'ai été castré.e à la naissance, donc à un moment donné tu vois...

Si tu veux, il y a eu un truc qu'on oublie, c'est qu'au moment où le mouvement trans a pris de l'importance, il y a eu une tendance réformiste qui a été importante pendant quelques années où tout ce qui n'était pas politiquement correct devait disparaître. Donc le travail du sexe, les travelos, les autogynéphiles, les éonistes, tout ça tu n'en entendais plus parler.

Logo d'Acceptess-T

Les travailleuses du sexe, elles sont restées parce qu'elles se sont organisées, notamment avec Acceptess-T et il y avait le PASTT [Prévention Action Santé Travail pour les personnes Transgenres, ndlr]. Mais les autres, ils ont disparu du paysage, ils ont été complètement satellisés. Et du coup, nous on arrivait, on ne savait pas, « il », « elle », habillé.e un coup mec, un coup femme, un peu maquillé.e tout ça. Et on faisait vraiment tache. Y compris pour une bonne partie de la communauté de trans.

Logo du PASTT

Malheureusement après quelques années assez sereines, on a produit l'exclusion inverse. Voilà, si t'es binaire, ce n'est pas possible, si tu dis : « je suis transsexuel.le », ce n'est pas possible, « je suis à atteinte d'un syndrome de transsexualisme » c'est encore moins possible. Et si tu dis : « j'ai un syndrome d'insensibilité aux androgènes » ou « je suis une femme XY », etc., ce n'est pas possible non plus. Donc il y a plein de pas possibles dans le mouvement queer français, parce qu'on l'a beaucoup moins dans d'autres parties de la francophonie et encore moins dans d'autres groupes de langue.

La confrontation est nécessaire, elle est fondamentale et elle doit avoir lieu. Mais le rejet, non. Et aujourd'hui, voilà, c'est... La personne qui dit : « une fois ma transition terminée je suis une femme ». Aujourd'hui, elle n'a pas de place dans les espaces trans. Pourtant, ces personnes-là elles existent encore. Et moi, je trouve ça très dommage.

On était tellement dans la merde à la fin des années 90, début des années 2000. On avait tous besoin de se voir et le seul truc, c'est : « t'as pas le droit d'être raciste, antisémite, sexiste, transphobe, si t'es intersexe, intersexephobe si t'es trans etc. ». Bref, tu vois on posait ces choses-là et on vivait des moments super forts.

Sarita – Vincent Guillot, par Cynthia Arra & Mélissa Arra, pour le film *L'Ordre des mots*, 2007

Et puis, évidemment, si la personne raciste continuait, on lui disait : « écoute, non, tu ne peux pas ici, ce n'est pas possible ». Et donc soit à un moment donné, elle abandonnait et c'est elle qui faisait le choix de ne pas faire partie de notre communauté, soit à un moment donné elle commençait à appréhender que ben oui, ça pose un problème. Et donc, elle était de moins en moins raciste et à un moment donné, elle faisait pleinement partie de notre communauté.

Tu vois moi je connais une personne qui n'a toujours eu que des boulots de merde, qui n'a pas eu accès à l'éducation, qui ne lit pas, qui n'écrit pas, et qui est très en demande de sociabilité inter. Et à chaque fois qu'elle a essayé d'approcher les événements trans, inter, queer, etc., elle s'en est pris plein la gueule. Et maintenant, le résultat, c'est que c'est une personne qui est en très mauvaise santé et qui ne peut même plus travailler, elle est claquemurée chez elle, est très malheureuse et très dans la plainte, et très aigrie par rapport à nos communautés et qui ne veut plus entendre parler de nous.

Sarita – Vincent Guillot

Ouais, je ne suis pas arrivé.e en Bretagne, je suis retourné.e en Bretagne. Donc ça, c'était l'objectif de ma vie. C'était vraiment de revenir en Bretagne. C'est ma culture, ma langue, voilà. Alors, la Bretagne est particulière, le Finistère encore plus particulier, où il y a une très, très grande sociabilité.

Je dis et je dis toujours les gens ne sont pas moins racistes et moins homophobes, mais tu ne vas pas te permettre de le dire frontalement, comme ça, contrairement à d'autres régions. Et culturellement, historiquement, il y a une visibilité gay, lesbienne, trans ; et inter dans la culture bretonne. C'est aussi le fait qu'on soit moins organisé.e.s parce qu'on est moins opprimé.e.s. Du coup, on n'a toujours pas de centre LGBT et là, on va en créer un à Quimper.

Mais on éprouvait moins le besoin de s'organiser puisqu'en breton, il y a les mots pour le dire. Il y a dans l'histoire orale et même écrite, collective, des personnes, y compris des personnes inter, importantes. Donc c'était moins compliqué, et puis, je crois fondamentalement en l'empowerment. Je suis une personne qui fabrique des outils, si l'outil n'est pas là, on va le fabriquer, tu vois ? Ce putain de centre LGBT n'existe pas et la mairie de Quimper a fait la connerie de se déclarer à l'unanimité première ville LGBTQI de France en opposition à Orban, et bah allons-y, ce n'est pas que du déclaratif. Du coup, on est en négociation avec la mairie pour créer ça.

Festival de Cinéma de Douarnenez, 2011

J'ai participé à créer l'OII. Le Festival de cinéma de Douarnenez, il y a 10 ans fait, une thématique LGBTQI. C'est au mois d'août, fin juillet le pré-programme sort et sur Internet, je vois le I et il n'y a pas de film I [intersexe, ndlr] et il n'y a pas d'invité.e I et je leur fais un mail et je leur dis : « écoutez ça pose un problème, vous avez mal fait vos recherches. Je suis à moins d'une heure d'ici. Vous ne m'avez pas invité.e. Soit vous m'invitez, soit je me pointe et on va se pointer et ça ne va pas se passer comme ça, donc vous avez intérêt à m'inviter ». Et cinq minutes après, je reçois un mail : « mais oui, bien sûr tu es le bienvenu » et on a créé une dynamique. Alors au début, évidemment, dans ce festival des minorités opprimées pour leur culture et leur langue, voir des personnes LGBTQI, pour les festivaliers, ça leur a retourné le cerveau.

Mais alors, en plus, voir le I et entendre une personne inter qui est fière d'être inter, qui en plus, politise la question et qui utilise la dialectique marxienne dans un festival qui est très ancré historiquement dans le matérialisme. Là, ça

explose de partout ! Et on crée une dynamique et chaque année je dis à de plus en plus de gens : « mais venez, venez, il faut venir présenter des films » et on invite du monde et au fur et à mesure, on modifie la population du festival.

Sarita – Vincent Guillot, par Cynthia Arra & Mélissa Arra, pour le film *L'Ordre des mots*, 2007

Et cette année, ça y est, on est officiellement dans le programme, il y a une rubrique, il y a vraiment une thématique LGBTQI. Et c'est ça, tu vois. Moi je dis toujours : « ce que je fais, tout le monde peut le faire ».

Tu vois, mon arrivée au Comité des droits humains de l'ONU, c'est une copine suisse qui est inter, qui est séparatiste du mouvement LGBT mais qui n'est pas transphobe ou LGBTphobe, seulement elle considère que ce sont deux mouvements sociaux différents qui ne doivent pas être ensemble, et qui m'appelle et me dit : « Bah voilà, on peut déposer plainte contre la France. La France va être auditionnée, on peut déposer plainte ». « Comment ça marche ? L'ONU, c'est quoi ? ». Et elle me dit : « t'inquiète, je m'occupe des formalités, on prépare ton audition, tu viens et tu témoignes ».

On fait ça, et je témoigne à l'ONU. Et puis, la France est condamnée une fois au Comité des droits des enfants. Et puis le Comité des tortures me contacte et me dit : « oui, mais enfin, c'est aussi des tortures. Il faut, il faut venir témoigner ». « Ah bon j'ai été torturé.e moi ? Ok, on y va ». Et puis, après le Comité des droits des femmes et là, je dis : « non, je ne suis pas une femme, j'ai été assignée homme ». « Non, non, c'est important. C'est une question de femme. Ce sont des mutilations génitales ». Et hop, la France est condamnée trois fois. Moi, je n'ai rien fait d'extraordinaire. Il se trouve que je suis l'une des premières personnes à avoir été mutilée en France. Donc forcément, je vais être le premier à pouvoir conscientiser une fois adulte et voilà.

Moi, très très jeune, j'ai appris à m'échapper de mon corps et de la société. Et l'une de ces choses qui me l'a permise, ce sont les plantes et ma passion monomaniaque pour la botanique. Et du coup, mes plus vieux ou mes plus vieilles ami.e.s, ce sont mes bonzaï. Ils sont bien plus vieux que mon fils, par

exemple, que j'ai depuis bien plus longtemps que mon fils. Enfin que le fils qui est avec moi.

Et pour moi, ça, c'est fondamental. Tu me prives de mes plantes je meurs. Parce que c'est le seul moment, quand je suis avec elle où tout ne tourne pas dans ma tête. Et j'ai créé une relation avec elle et dans mon corps, où on est très, très nombreux, c'est la seule chose qui fait consensus. Et du coup, j'ai toujours eu, toujours eu un espace de plantes, en général un jardin, et quand je n'ai pas je fais des murs végétaux à l'intérieur.

Sarita – Vincent Guillot

Et ça, c'était important pour moi, mais pas seulement important pour moi, mais aussi pour pouvoir accueillir les miens. Mais j'ai toujours essayé de créer ces espaces où on peut venir se poser. Et quel est le meilleur espace pour se poser qu'un jardin fleuri ou une véranda ? Pour moi c'est important et il y a une autre chose, c'est la reconnaissance. Le monde de la botanique m'a accueilli.e. Je n'ai pas de diplôme de botaniste, je n'ai pas fait d'études, mais je suis reconnu.e par la communauté des botanistes en tant que botaniste et je participe à des recherches, à de la conservation, de la multiplication, ces choses-là.

Après, il y a évidemment l'écologie, mais là, l'écologie est en France, terriblement familialiste, binaire, essentialiste et du coup ce n'est pas un monde reposant, pour moi. C'est même un monde ultra violent. J'ai beaucoup, beaucoup été dans ces milieux, à militer. C'est absolument insupportable ce familialisme. L'hétérosexualité ne me pose pas de questions, je n'ai jamais bien compris ce qui était la « quelque chose » sexualité. L'homosexualité, la

bisexualité, même la pansexualité en fait je ne comprends pas quoi, ce sont juste des corps qui se rencontrent, ça le fait, ça ne le fait pas, c'est juste un moment de plaisir et point barre.

Sarita – Vincent Guillot

Donc, pour moi, l'hétérosexualité, en tant que système politique, évidemment, est un problème, ça on est d'accord. Même pas besoin de le dire. Mais le fait d'être avec des personnes hétérosexuelles, ce n'est pas ça le problème. C'est l'utilitarisme de la sexualité. Enfin, moi, je les plains. Franchement, je plains tous les mono-sexuel.le.s mais alors là les hétérosexuels utilitaristes, whoah !

Si vous voulez, même si j'ai été rejeté.e par ma famille, la culture familiale a quand même infusé en moi et donc mon père était archiviste aux Archives Nationales. Et moi, le peu de temps que j'ai vécu dans ma famille, j'ai vécu dans des archives, mais quand je dis dans des archives, c'est que dans notre chambre, il y avait des archives.

Moi, je n'avais pas de chambre, j'avais un placard et dans le placard, il y avait des archives. Et du coup, je sais ce que sont des archives et l'importance des archives et comment ça fonctionne, les archives.

Et puis, dès la dissolution de l'ASB et du CARITIG, la plupart des archives ont disparu. Et du coup, j'ai tout gardé.

Et puis, à un moment donné, je crois que c'est en 2015, avec mon ex-mari, il avait décidé, puisqu'il est bibliothécaire, de structurer ça et de créer le Local de Documentation Trans et Intersexe [LODOTI, nldr] avec un volet archive dont il s'occupait, enfin qui existe encore, et un volet migrant dont je m'occupe.

LODOTI, 2017

Le volume d'archives inter, ça tient dans 3 cartons, c'est trois fois rien. Mais ce sont les premiers flyers, les premiers textes qu'on a écrit, c'est pleins de conneries. Tu sais les badges qu'on te donne quand tu vas à un colloque, tu vois, tu te trimballes avec un badge où y marqué Vincent Guillot, intersexe. C'est montrer l'émergence d'une visibilité, c'est tout. Mais j'y suis, j'y suis très, très attaché.e. Non pas à titre personnel, elles ne m'appartiennent pas ces archives, elles appartiennent au monde intersexe. Et il ne faut absolument pas que ça se perde. Donc là, on va les numériser, puis les envoyer à toutes les personnes qui ont participé à cette histoire-là

Pour arriver à faire notre histoire, on doit faire une espèce d'enquête policière. On sait qu'il y a un mort, mais il n'y a pas de cadavre. Et quand tu as été torturé.e, l'un des effets du stress post-traumatique sévère, c'est comme ça qu'on appelle ça, c'est la difficulté à remettre dans l'histoire. On est obligé.e, pour pouvoir survivre, d'avoir une histoire. Donc on reconstruit une histoire à partir des éléments qu'on a.

Mais tout au long de notre vie, on a d'autres éléments qui arrivent et qui vont invalider notre histoire qu'on va être obligé.e de reconstruire. Et y a une personne vraiment jeune qui m'a dit ça, et quand elle m'a dit ça, il y a deux ans je crois, je me suis dit : « ah ouais, c'est vrai ! ».

Et puis ça m'est revenu dans la gueule quand j'ai eu mes problèmes de santé cet automne. Et du coup, notamment, j'ai eu une IRM et la personne qui m'a fait l'IRM, une femme de mon âge, vient me voir avant et me dit : « écoutez, je ne comprends pas la commande, je n'ai jamais eu à faire ça ». « Je peux essayer de vous expliquer ».

Elle a eu une réponse assez humaine de dire : « écoutez, on va avoir ça ensemble parce que moi je ne sais pas ». Et du coup, après, elle m'a appelé dans sa petite cabine où il y avait tous ces écrans et on a regardé mon monde intérieur. C'est la première fois que je voyais mon intérieur. Et donc elle dit : « vous voyez, cet endroit noir, cette espèce de grotte. Donc, c'est là où tout se passe et il n'y a rien ». Et elle dit : « sauf au fond où il y a une espèce de champignon - et là, je vous parle de mon intimité - et cette espèce de champignon, en fait, c'est la base de l'utérus qu'on vous a retiré.e ». Et la première claque.

Sarita – Vincent Guillot, par Cynthia Arra & Mélissa Arra, pour le film *L'Ordre des mots*, 2007

Donc je me maintiens à la réalité. Et elle me dit : « et donc, vous aviez des ovaires ». Et là je dis : « pardon, vous êtes sûre de ce que vous dites ? », « oui oui moi, je suis formelle », « et où est ma prostate ? », « votre quoi ? », « ma prostate ». Elle regarde et au bout de 10 minutes elle me dit : « je suis désolée vous n'avez pas de prostate ». « Pardon je n'ai pas de prostate ? », « bah non vous n'avez pas de prostate, vous n'en avez jamais eu ».

Et du coup, moi, je m'étais quand même construit sur ce truc de la prostate, qui est quand même un truc dont on parle peu, mais qui est important. C'est aussi un organe de plaisir. Et puis, c'est un organe de danger pour les intersexes, du fait de l'hormonothérapie.

Je suis sorti.e de là, mais complètement sonné.e. Et du coup, je vous parle de mon intimité non pas parce que c'est mon intimité mais parce que moi, je suis en capacité de parler de mon intimité. Et c'est pour montrer cette généalogie, cette archéologie. Même à 56 ans passés, j'en avais 55 cet automne, et tu peux avoir des révélations sur ton histoire et qui vont ré-incrémenter ton histoire et te réinstaller dans une nouvelle histoire. C'est ça, l'histoire intersexe. Et il faut redealer avec son histoire tout en ayant normal.e et pas folle.

Un épisode réalisé par Néo Gaudy. Prise de son : Marin Lefevre. L'entretien avec Sarita a été préparé par les membres du Collectif Archives LGBTQI. Le feuilleton des luttes est un podcast produit par le Collectif Archives LGBTQI et soutenu par la Dilcrah, délégation interministérielle à la lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la haine anti-LGBT. **© 2022**